

Au même instant un officier parut.

— Général, venez vite, s'écria-t-il.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le général.

— Regardez, général ! reprit l'officier en ouvrant une fenêtre.

Le général regarda.

— Oh ! les démons, s'écria-t-il.

Et oubliant tout pour ne plus songer qu'au danger pressant, qui lui était révélé, le général, soldat et chef de parti avant tout, s'élança dans le corridor suivi de l'officier, en s'écriant d'une voix de tonnerre :

— Ne te réjouis pas, démon ! je reviendrai bientôt !

L'officier regarda son chef avec surprise, ne comprenant rien à cette singulière exclamation.

A peine les deux hommes avaient-ils disparu que le corps de bibliothèque tourna lentement sur lui-même, la porte secrète s'ouvrit et Oregano montra sa face de chacal.

Il regarda attentivement autour de lui, puis il franchit le seuil en disant à voix basse :

— Il n'y a personne, vous pouvez entrer.

Cinq hommes parurent alors à la file l'un de l'autre.

Ces cinq hommes étaient, don Estevan, don Jose, Sidi Muley, Ouchillo et Camacho.

Derrière eux, le corps de bibliothèque reprit sa place.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! dit tristement don Estevan.

— Non, dit vivement don Jose : vois, la porte n'est point brisée encore.

— C'est vrai ! s'écria don Estevan et s'élançant vers la porte ! C'est moi, Estevan ; ouvrez ! ouvrez vite, Angela ! nous venons vous sauver.

Un cri de joie se fit entendre dans la chambre.

La porte s'ouvrit avec fracas, et la jeune fille tomba à demi évanouie dans les bras de don Estevan.

— Ah ! s'écria don Estevan, avec une joie délirante ; béni soit Dieu, elle est sauvée !

— Pas encore ! cria une voix rauque.

Tous se retournèrent, le général de Tordesillas était debout devant la porte du corridor.

## XV

Dès qu'il fut hors du palais, Peters Batt respira à pleins poumons, comme un nageur qui revient sur l'eau après une longue immersion.

Il était seul dans une ruelle, où les bruits de l'émeute n'arrivaient que faiblement à son oreille ; il réfléchit, non pas au moyen de s'acquitter de la mission que lui avait confiée don Lope de Tordesillas, cette pensée ne lui vint même pas, mais à ce qu'il lui convenait de faire pour mettre au plus vite en sûreté la fortune imprévue, que le hasard lui avait jetée en pâture.

Les circonstances le favorisaient. grâce aux événements politiques, il lui était facile d'aller prendre à l'hôtel de la calle Primera Monterilla, ses effets les plus précieux, ses économies, certains menus bijoux et puis acheter un cheval et partir au plus vite de Mexico pour la Vera-Cruz.

Ce plan était simple et d'une réussite certaine.

Peters Batt tourna à gauche et se dirigea d'un pas rapide vers la calle Primera Monterilla, mais tout à coup il s'arrêta en

se frappant le front, une idée qu'il croyait lumineuse venait de traverser son esprit.

Décidément il était en veine de bonnes idées : don Luis-Perez adorait sa sœur, il ferait sans hésiter les plus grands sacrifices pour la retrouver : en lui révélant où elle se trouvait, Peters-Batt était certain d'une riche récompense ; sans compter qu'en maintenant qu'il savait le secret du coffre-fort du général de Tordesillas, il profiterait de l'occasion pour faire d'une pierre deux coups, en s'appropriant le contenu de ce bienheureux coffre-fort, et découplerait ainsi sa fortune.

Aussi, sans plus songer pour le moment à la calle Primera Monterilla, le Prussien obliqua à droite, et se dirigea résolument vers la maison de la plaza de Neocatlan, où il arriva vingt minutes plus tard, il avait fait diligence. Le général B... et ses amis réunis en conseil, arrêtaient entre eux les dernières dispositions de leur plan d'attaque.

Ce fut Sidi Muley qui ouvrit la porte de la maison à Peters-Batt ; c'était mal débiter.

L'ex-spahis écouta l'espion d'un air railleur, il le fit monter au premier étage et l'introduisit dans un salon, où il lui dit d'attendre.

Peters Batt fit la grimace ; il ne se dissimulait pas que son début était malheureux.

L'espion demeura seul ainsi, et comme oublié pendant près d'une demi-heure ; le temps lui semblait long, ces délais l'inquiétaient sans qu'il comprit pourquoi ; enfin un grand bruit de chaises remuées et de fourreaux de sabres traînant sur le parquet, suivi d'un bruit de pas se rapprochant rapidement, lui annonça que quelque chose de nouveau allait avoir lieu.

L'espion entendit avec un certain battement de cœur passer plusieurs personnes devant la porte du salon dans lequel il se tenait, puis cette porte s'ouvrit tout à coup et deux hommes entrèrent.

Ces deux hommes étaient don Luis, ou plutôt don Pedro de Luna et don Estevan de Sandoval.

Les deux jeunes gens semblaient préoccupés, ils avaient le front soucieux, les sourcils froncés, le visage un peu pâle, mais leur physionomie était empreinte d'une expression d'indomptable volonté.

— Ah ! c'est vous ! dit don Pedro, en reconnaissant l'espion et lui lançant un regard de travers ; que diable venez vous faire ici ?

Cette façon d'entamer l'entretien n'avait rien d'encourageant. Peters Batt se raidit et brûlant comme Cortez ses vaisseaux du premier coup :

— Je viens vous rendre un immense service, répondit-il nettement.

— Hein ! quoi ? me rendre un immense service ? fit-il avec incrédulité en le toisant des pieds à la tête.

— Oui, Seigneurie, reprit froidement l'espion.

Don Pedro allait répondre ; don Estevan l'arrêta en lui disant avec son accent le plus railleur :

— Écoutez ce digne Tedesco, ami, il n'est pas pour rien né en Poméranie, il sait naviguer contre vent et marée et surtout pêcher en eau trouble.

— Mais cet homme est l'âme damnée du général de Tordesillas, ne le savez-vous pas ? répliqua don Pedro avec dégoût.

— J'ai quitté le service du général, se hâta de dire l'espion.

— Bravo ! s'écria don Estevan en ricanant, je l'aurais deviné : les rats abandonnent les navires qui sombrent, il faut que